Document generated on 06/01/2025 7 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Betty Goodwin

Lise Bissonnette

Volume 53, Number 214, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58733ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bissonnette, L. (2009). Betty Goodwin. *Vie des arts*, *53*(214), 64–65.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

En décembre dernier, quelques jours après la mort de Betty Goodwin, nous parcourions les espaces anciens et nouveaux de l'Art Gallery of Ontario qui, tout remodelés qu'ils aient été par Frank Ghery, demeurent un labyrinthe et, à certains égards, un capharnaüm. Car l'art contemporain que proposent les grandes institutions de nos pays est désormais arbitré au petit bonheur la chance, ici par des connaisseurs, là par les calculs spéculatifs d'amateurs fortunés, et là encore selon les équilibres géopolitiques imposés par les subventionnaires publics. Nous allions donc errant par ces monts et vaux intéressants, et il fallut demander des indications routières pour trouver la minuscule salle, sombre et discrète, que le Musée avait réservée à cette artiste de sommet, dont il possède pourtant la plus vaste collection ainsi que les archives.

BETTY GOODWIN

LISE BISSONNETTE

1-

2-

J'étais un brin contrariée. Mais où que je me trouve en compagnie de l'art de Betty Goodwin, une déportation s'ensuit. Un exil. Qui eut lieu en ce décembre. Et lors des hommages qu'on lui rendit en janvier chez René Blouin. Puis en février au Musée des beaux-arts de Montréal.

Chaque fois, j'entre dans un autre pays où elle est la seule à me conduire.

J'ai toujours été réfractaire à l'art d'ici, qu'il soit plastique ou poétique, lorsqu'il tente de percer ou simplement d'interpréter la tragédie humaine, dont on reconnaîtra qu'elle n'est pas naturellement de notre connaissance. Certes, nos contrées regorgent comme d'autres de malheurs intimes, de violences, d'abus, d'avilissements et de cruautés envers les personnes, les animaux et la terre. Mais elles ne côtoient pas l'abysse. Notre histoire est sans grande brutalité, ses atrocités fort limitées, et notre présent est malgré tout endurable. L'art ludique et ironique, détaché, me semble sourdre de nos lieux avec plus de justesse que l'art d'introspection qui invente souvent ses drames faute d'en éprouver de réels.

Je me suis longtemps demandé pourquoi Betty Goodwin, qui creusait au plus loin de l'intime, me remuait tant malgré mon recul instinctif devant les expressions artistiques de la détresse.

Pour ce que vaut mon explication, courons le danger de la grandiloquence. Plutôt que de communiquer *sa* souffrance, qui est chose à garder pour soi jusqu'à ce que mort s'ensuive comme la sienne est advenue au bout d'une longue vie toute de réserve, Betty Goodwin réussissait à communiquer *la* souffrance. L'ultime et l'indicible, pourtant advenue. Celle qu'infligent les barbaries collectives aux êtres les plus impuissants. Celle qui est absente des expériences d'ici, celle que la plupart d'entre nous ne connaîtront jamais que dans les livres ou les images en mouvement, lointaines et électroniques. Des acérés invisibles sous le métal, la bâche, les formes incendiées, contre et avec des meurtris visibles au crayon, sous la cire, dans la transparence des papiers. Comment a-t-elle pu arriver là, en partant d'ici?

On invoquera le mystère de l'art, un raccourci qui recouvre bien des mystifications. Je préfère croire en la force brute d'un être dont on a trop dit qu'elle semblait fragile. □

1- *Il y a certainement quelqu'un qui m'a tuée (ou je suis certaine que quelqu'un m'a tuée)*, 1985
Huile, pastel à l'huile, crayon et fusain sur papier
49,5 x 64,7 cm

2- *Black Arms*, 1985
Pastel à l'huile, huile, crayon, gouache et fusain sur vélin
101,6 x 69,2 cm
Collection particulière, Montréal.
Photo: Brian Merret